

Charles Rihs, *Les philosophes utopistes. Le mythe de la cité communautaire en France au XVIII^e siècle*, Marcel Rivière, Paris 1970, 414 p., ff 40.

On pourrait peut-être faire un reproche à ce livre extrêmement riche, c'est de traiter en seconde partie «les antécédents théoriques et pratiques» de l'idée communautaire, les théoriciens français du 18^e siècle représentants de ce mouvement étant traités dans la première partie. Cela conduit à une curieuse construction en spirale ascendante-descendante qui fait commencer l'ouvrage par un chapitre sur les réminiscences communautaires chez Montaigne, Montesquieu et l'abbé de Saint-Pierre et le fait clore par une importante rétrospective, des origines au 18^e siècle. Cette seconde partie comprend donc un chapitre liminaire sur les traditions communautaires anciennes, la République de Platon, les Esséniens, les communautés chrétiennes primitives, l'idée du millénium et de l'âge d'or; puis l'auteur passe à l'étude de deux grandes utopies «classiques», celle de Thomas More, de type rationaliste, l'autre de Tommaso Campanella, de tendance eschatologique et millénariste. Notons au passage que la *Cité du Soleil* du dernier, publiée en français en 1841 par Fr. Villegardelle, prévoyait une communauté totale, y compris des femmes, et que les adversaires du communisme naissant¹⁾ y virent un bon cheval de bataille (au même titre que la théorie du vol préconisée à même date par Weitling) contre lequel Marx devait encore revenir dans le *Manifeste* en 48. Un rapide chapitre sur les survivances communautaires agraires au 18^e siècle et leur rôle dans la constitution des utopies sociales de l'époque aurait gagné à être plus étoffé — puisqu'aussi bien le thème central est les philosophes issus du peuple —, à partir des ouvrages mêmes cités par Rihs, dont l'un reconnaît qu'«il n'est pas aisé de retrouver la filiation qui dans chaque cas conduit de la réalité aux utopies des philosophes», mais qu'elle «n'en paraît pas moins certaine. On le sent très nettement chez quelques auteurs, dont l'expérience rurale est incontestable: chez le curé Meslier et, à l'autre bout du siècle, chez Restif de la Bretonne» (cit. p. 327). La seconde partie se termine par l'analyse du mythe du «bon sauvage» — analyse surtout descriptive qui ne fait pas assez apparaître que cette figure de récits de voyages et de «robinsonnades» n'est que le corrolaire dans l'imaginaire sociologique du mythe philosophique de «Nature humaine», héritage laïcisé de la théologie médiévale.

On peut alors reprendre l'ouvrage à ses deux chapitres centraux (200 pages sur les 400 que comporte le volume) consacrés aux philosophes communautaires des Lumières. Viennent d'abord les «communautaires hésitants» comme les appelle Charles Rihs, Rousseau, Mably et Brissot, puis les «utopistes communautaires et révolutionnaires», le curé Meslier, Morelly et Dom Deschamps. L'auteur ne prétend pas analyser l'œuvre entière de chacun d'entre eux, mais «retracer, dans l'ordre des idées et des faits, les principales manifestations du thème de la communauté sociale»; il restitue aussi à chacun la diversité des ingrédients idéologiques, souvent effacés pour nous, dans un débat avec leurs continuateurs, socialistes utopiques ou scientifiques des 19^e et 20^e siècles, que Rihs, considère comme des héritiers abusifs parfois, dans leur tendance à se chercher des garants historiques dont ils gauchissent la pensée. Même si l'on doit ne pas être d'accord avec toutes les critiques qu'il contient, ce livre mérite une lecture attentive, car il est bon de voir replacer dans son histoire une pensée dont se sont inspirés les mouvements socialistes et communistes ultérieurs, la confusion des sens et des époques n'étant profitable à personne à la fin du compte.

Dans la conclusion générale, par contre, au nom de la continuité de pensée des utopistes

¹⁾ L'auteur note p. 17 que dès 1834 on appelait «communistes» les membres des sociétés secrètes françaises et allemandes — il s'agit sans doute d'une erreur pour 1844, le terme communiste n'apparaissant qu'en 1840 à la suite de la publication par Et. Cabet de son *Voyage en Icarie*. Cf. à ce propos Hans Müller, *Ursprung und Geschichte des Wortes »Sozialismus« und seiner Verwandten*, Hannover 1967, p. 107 sq.

du 18^e siècle au marxisme, de leur influence sur Marx et Engels et de l'estime dans laquelle ces derniers tinrent leurs prédécesseurs, Rihs commet l'erreur inverse de celle qu'il reproche aux socialistes du 19^e siècle et à leurs successeurs. »Et c'est l'espoir de réaliser la «chimère», de faire descendre le rêve séculaire de l'imagination dans le réel qui a porté sur l'arène politique les militants du socialisme révolutionnaire»: ce n'est plus l'utopie qui est annexée indûment, mais c'est Marx qui est désormais annexé à l'utopie.

Jacques Grandjonc

Maurice Dommanget, *Sur Babeuf et la conjuration des Egaux* (= Bibliothèque Socialiste n° 16), Maspéro, Paris 1970, 392 p.

Maurice Dommanget, *Auguste Blanqui des origines à la Révolution de 1848* (= Publications de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes), Mouton, Paris et La Haye 1969, 352 p.

On ne peut que se réjouir de l'initiative prise par Georges Haupt de faire publier dans Bibliothèque socialiste la série d'articles de Maurice Dommanget *Sur Babeuf et la conjuration des Egaux*: étant donné le nombre de ces études qui couvrent les périodes pré-révolutionnaire, révolutionnaire et du passage au néo-babouvisme (en 15 chapitres et 6 annexes) et leur qualité tant du point de vue de la documentation que de la chaleur et de la conviction de l'auteur, ce recueil ne donne nullement l'impression de décousu qu'on aurait pu craindre à voir rassembler des articles dispersés dans diverses revues sur près d'un demi-siècle de recherches; ajoutons qu'un quart du volume est entièrement neuf, en particulier le chapitre central sur la *division des fermes* qui est au coeur de la théorie babouviste du nécessaire dépassement de la «loi agraire». Le second de ces deux ouvrages, sur Auguste Blanqui, constitue une suite logique du premier: M. Dommanget y reprend également plusieurs études antérieures pour en faire la synthèse et présenter d'une part la figure quelque peu légendaire d'*Auguste Blanqui des origines à [l'aube de] la Révolution de 1848*, d'autre part «la filiation du babouvisme au marxisme [qui] passe par le blanquisme de la monarchie de juillet».

Les trois premiers chapitres et trois annexes de l'ouvrage sur Babeuf sont consacrés à la *formation* de François-Noël, futur «Tribun du Peuple» sous le nom de Gracchus Babeuf qui, à l'âge de 13 ans, en état de révolte contre son père, devient «le plus grand petit vaurien qu'on puisse imaginer», ne touche plus un livre ni une plume pendant plusieurs années et travaille comme terrassier au canal de Picardie avant de trouver à s'employer moins durement comme apprenti-feudier chez un notaire. Devenu lui-même «feudiste de pied en cape» il a découvert par l'exercice de son métier «les affreux systèmes des usurpations de la caste noble» et, avec la passion qu'il met en tout et le fera parfois prendre pour un fou au cours de la période révolutionnaire, il dévore pêle-mêle les écrits de Rousseau, de Mably, des physiocrates, les ouvrages d'une économie politique agraire qui lui servent à se forger sa propre doctrine. En ce qui concerne sa théorie sociale, Babeuf s'en tient jusqu'en 1792 semble-t-il à la *division des fermes* proposée dans son *Cadastre perpétuel* rédigé en 1787, c'est-à-dire au partage égal des terres, ce qu'on appelle ordinairement la loi agraire; mais l'expérience révolutionnaire l'amène à dépasser ce point de vue: «Est-ce la loi agraire que vous voulez, vont s'écrier mille voix d'honnêtes gens? Non, c'est plus que cela. Nous savons quel invincible argument on aurait à nous opposer. On nous dirait avec raison que la loi agraire ne peut durer qu'un jour, que le lendemain de son établissement l'inégalité se remontrerait». Et il en vient à formuler la théorie de la *communauté des biens*, ainsi résumée par Sylvain Maréchal dans le *Manifeste des Egaux*: «La loi agraire ou le partage des campagnes fut le voeu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par l'instinct plutôt que par la raison. Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de